



HAL
open science

L'accès à l'information et les méthodes de travail d'un lettré bagdadien du Ve/XIe siècle

Vanessa van Renterghem

► **To cite this version:**

Vanessa van Renterghem. L'accès à l'information et les méthodes de travail d'un lettré bagdadien du Ve/XIe siècle. *Studia Islamica*, 2007, 104-105, p. 133-149. halshs-00587842

HAL Id: halshs-00587842

<https://shs.hal.science/halshs-00587842>

Submitted on 21 Apr 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet article a été publié en 2007 sous le titre :

Vanessa Van Renterghem, « L'accès à l'information et les méthodes de travail d'un lettré bagdadien du Ve/XI^e siècle », *Studia Islamica*, 2007, p. 133-149.

La présente version constitue une version d'auteur.

Une version d'éditeur (pdf) est accessible en ligne à l'adresse suivante :

<http://www.jstor.org.gate3.inist.fr/stable/20141108>

[133]

L'accès à l'information et les méthodes de travail d'un lettré bagdadien du v^e-vi^e/xi^e siècle.

Écrire l'histoire des siècles pour lesquels la documentation non littéraire est peu abondante ou peu facile d'accès a longtemps consisté à compiler des textes d'époque. Ce travail minutieux, assorti d'une approche critique et de la confrontation des sources littéraires disponibles, revenait essentiellement à *écrire l'histoire à partir de l'histoire (ou des histoires) déjà écrite(s)*. Cette longue tradition d'histoire érudite, fondée, pour le *dār al-islām* médiéval, sur la lecture des textes historiographiques arabes (ainsi que syriaques, persans, turcs, hébreux...) explique sans doute que l'attention des historiens modernes se soit particulièrement fixée sur les sources littéraires des historiens arabes médiévaux. Déplorant que tous ne citent pas explicitement, à l'instar des historiographes modernes, les ouvrages plus anciens auxquels ils avaient recours, les chercheurs ont développé la discipline fructueuse de l'histoire des textes, retraçant la généalogie des œuvres, identifiant les fragments réutilisés, traquant l'intertextualité et la citation masquée au cœur des écrits médiévaux. On peut sans doute discerner, dans ce souci d'identifier les textes utilisés par les historiens arabes de la période médiévale, un reflet des méthodes historiographiques d'historiens des XIX^e-XX^e siècles. Il est assurément essentiel, pour utiliser textes et chroniques médiévales, de connaître les présupposés de leurs auteurs, leurs engagements dans le siècle, leurs centres d'intérêts et leurs inimitiés le cas échéant ; il est tout aussi important de comprendre comment travaillaient les historiens médiévaux, quel était leur accès à des textes plus anciens et quel usage ils en faisaient dans leurs propres ouvrages. Mais la question qui se pose est en réalité plus vaste : pour comprendre véritablement la façon dont travaillaient ces historiens, il [134] faut s'interroger sur les modalités de leur volonté de *faire œuvre*

d'historiographe, mais aussi sur leurs moyens d'information en général, et non pas uniquement sur leur accès à des textes littéraires qui étaient, déjà, des constructions issues de la volonté d'autres auteurs.

La question centrale posée ici est donc celle de l'accès à l'information dans les sociétés du *dār al-islām* médiéval : quelles étaient les sources d'information des historiens arabes de l'époque ? Quels types d'informations étaient susceptibles de circuler ? Par quels vecteurs, oraux ou écrits, étaient portées ces informations ? Ce n'est qu'à partir de l'information disponible que les auteurs médiévaux pouvaient faire œuvre d'historiens - à savoir sélectionner, citer, résumer, compléter, transformer, altérer, commenter, en bref, faire du matériau brut ainsi collecté un maillon du récit événementiel qui constitue la chair des histoires et chroniques.

Dans la plupart des grands textes historiographiques que les chercheurs modernes sont habitués à manier, les traces de ce travail de collecte puis de transformation de l'information sont plus que ténues, car ce qui s'y donne à lire est le résultat du processus d'écriture de l'histoire, qui implique de faire disparaître les étapes de l'élaboration du récit pour livrer uniquement ce dernier. Les historiens arabes médiévaux, s'ils citent parfois leurs sources littéraires, indiquent très rarement *d'où* ou *de qui* ils tiennent leurs informations lorsque celles-ci ne sont pas tirées d'ouvrages antérieurs ; ils précisent encore moins comment ils ont pu se procurer le texte de tel décret califal, le contenu de telle *waqfiyya*, des renseignements sur les dessous d'affaires de corruption dans les milieux judiciaires ou le récit d'intrigues de palais impliquant de hauts dignitaires, grandes figures de leur temps. On peut supposer que certains historiens avaient accès à des archives d'État entre-temps disparues ; d'autres étaient eux-mêmes reçus dans l'entourage des puissants en qualité de secrétaires ou de hautes figures intellectuelles. Plus encore, la plupart étaient vraisemblablement pourvus d'un réseau d'informateurs officiant dans les hautes sphères du pouvoir. Mais la plupart du temps, en l'absence d'informations livrées par les textes eux-mêmes, l'identité de ces informateurs et la nature des liens les unissant à l'auteur échappent au lecteur moderne.

Ainsi, dans l'ensemble, les œuvres historiographiques achevées livrent peu de renseignements sur les moyens d'information de leurs auteurs. Il est donc particulièrement précieux pour le chercheur moderne de pouvoir travailler sur un document se situant à une étape intermédiaire entre la collecte d'informations dans une optique [135] historiographique et l'élaboration du récit historique à proprement parler. Ce texte est l'unique fragment conservé d'un ensemble de notes prises, au jour le jour, par un *faqīh* hanbalite bagdadien du

milieu du v^e/XI^e siècle, Abū ‘Alī ibn al-Bannā’ (m. 471/1079). Il a été édité et traduit en anglais par George Makdisi à partir d’un manuscrit autographe conservé à Damas¹, et est généralement désigné sous le terme de « Journal » (*diary*) en raison de son caractère personnel et quotidien².

Le manuscrit, composé de 16 feuillets recto-verso, comprend 185 paragraphes ordonnés de façon chronologique, qui consignent les activités de l’auteur et les nouvelles qu’il a apprises pendant un peu plus d’une année hégirienne, entre le mois de *shawwāl* 460/août 1068 et celui de *dhū ’l-qa’da* 461/août-septembre 1069. On ne connaît pas la date à laquelle Ibn al-Bannā’ avait commencé son « Journal », mais il est fort probable qu’il l’ait poursuivi jusqu’à sa mort, dix années plus tard, car le grand historien bagdadien du VI^e/XII^e siècle, Ibn al-Jawzī (m. 597/1201), en cite un passage daté de l’année 470/1077-78³, peu de temps avant le décès d’Ibn al-Bannā’.

Le « Journal » de ce *faqīh* hanbalite n’est pas une œuvre historiographique achevée ; il s’agit plutôt d’un aide-mémoire, d’un ensemble de notes sans doute destinées à être utilisées, par la suite, dans la composition d’autres ouvrages. Il faut préciser que son auteur a tout de même pris la peine de recopier d’un seul jet cette partie de ses notes, signe qu’il avait sans doute l’intention de les mettre à profit, ce qui fait des fragments conservés du « Journal » un peu plus que le simple « brouillon » auquel on le réduit parfois.

Le « Journal », écrit à la première personne, consigne les activités quotidiennes de son auteur et du groupe de lettrés et notables hanbalites auquel il appartenait, dans le cadre des premières années de la domination des sultans turcs seldjoukides sur Bagdad. Une grande partie des événements mentionnés se déroule dans le quartier [136] de résidence d’Ibn al-Bannā’ : Bāb al-marātib, au sud des quartiers califaux, sur la rive orientale du Tigre. Les événements marquants de la vie politique bagdadienne sont aussi évoqués (destitution du vizir du calife, nomination d’un nouveau vizir...), ainsi que quelques faits s’étant déroulés en dehors de la ville. Dans l’ensemble, le contenu du « Journal » ressort d’une histoire

¹ G. MAKDISI, « Autograph diary of an eleventh-century historian of Baghdād », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XVIII (1956), 9-31 et 239-260 ; XIX (1957), 13-48, 281-303, 426-443 ; reprint in *History and politics in eleventh-century Baghdad*, Londres, 1990. Dans la suite de l’article, les références au texte du « Journal » sont données uniquement à partir de la numérotation des paragraphes établie dans cette édition/traduction.

² Et ce, bien que certains auteurs médiévaux postérieurs le désignent sous le terme de *ta’rīkh*.

³ Sur ces questions, voir l’introduction de George Makdisi à l’édition du « Journal », « Autograph diary of an eleventh-century historian of Baghdād », *op. cit.*, 25-27.

éminemment locale, nous renseignant sur l'ampleur de l'horizon géographique des informations qui parvenaient à Ibn al-Bannā'.

L'une des originalités du « Journal », outre son aspect personnel et le caractère vivant et détaillé des renseignements qu'il livre sur la société hanbalite de Bāb al-marātib, est que l'auteur précise souvent de quelle source il tient les informations consignées. Une étude minutieuse de ces mentions est donc susceptible de nous éclairer sur la circulation de l'information à Bagdad en ce milieu du v^e/xi^e siècle, ses vecteurs, ses limites géographiques, les délais de sa transmission et le contenu véhiculé ; plus précisément, elle peut nous renseigner sur l'accès à l'information d'un lettré hanbalite bagdadien de Bāb al-marātib et sur le traitement qu'il faisait subir à l'information ainsi recueillie. Les cas diffèrent selon que l'auteur est acteur des faits rapportés dans son « Journal » ou qu'il se contente de noter une information qui lui a été transmise.

Ibn al-Bannā', acteur et témoin de son siècle

Dans son « Journal », Ibn al-Bannā' relate en grande partie des événements auxquels il a lui-même pris part ; il utilise pour les consigner la première personne du singulier. Il livre ainsi des anecdotes relevant de sa vie privée et familiale⁴, d'autres qui ont à voir avec son itinéraire de lettré et homme de religion⁵, d'autres enfin qui découlent de sa participation à la vie sociale du groupe hanbalite⁶, rythmée par les mariages, les décès, les visites de condoléances, les funérailles, les rencontres amicales ou professionnelles, etc.

[137] Dans certains cas, plus limités en nombre, Ibn al-Bannā' se trouve impliqué dans des événements dont l'ampleur dépasse les limites de la vie communautaire du groupe hanbalite, et qui sont alors susceptibles de trouver un écho dans les textes historiographiques de l'époque. Il emploie de préférence la première personne du pluriel pour désigner sa participation à l'action collective des hanbalites. Il rapporte ainsi à deux reprises avoir participé à des émeutes urbaines (*fitna*-s) opposant le groupe hanbalite au *naqīb* des

⁴ « Journal », § 143 : Ibn al-Bannā' subit une saignée en compagnie des membres de sa famille ; § 181 : il ne peut se rendre à son *masjid* car il est couvert de boutons ; § 185 : note sur les sommes dues à son boucher et à d'autres commerçants ; etc.

⁵ « Journal », § 35 : Ibn al-Bannā' enseigne dans le *masjid* qui lui est consacré ; § 113 : il enseigne le Coran, le *ḥadīth* et les *farā'id* à un jeune hanbalite ; § 163 : il compose des vers ; etc.

⁶ Près de la moitié du contenu du « Journal » concerne ainsi les activités du groupe hanbalite (90 paragraphes sur 185).

Hashémite⁷ ; dans d'autres passages, il évoque aussi son rôle dans « l'affaire » Ibn 'Aqīl⁸, aux côtés des détracteurs de ce hanbalite controversé.

Sans être acteur des faits, Ibn al-Bannā' est parfois le témoin direct d'un événement auquel il ne participe pas. Il utilise alors la première personne du singulier pour rapporter ce qu'il a vu (*shahadtu, ra'aytu* : « j'ai été le témoin de, j'ai vu »)⁹. À plusieurs reprises, insatisfait des limites de son propre témoignage, il cherche à se renseigner pour mieux comprendre les événements. À la fin du mois de *dhū 'l-qa'da* 460/septembre 1068, il entendit des lamentations émanant du domicile du *ra'īs* Abū Shujā' ; s'étant renseigné, il apprit alors qu'un décès s'y était produit¹⁰. En *rabī' 2* 461/février 1069, il voulut savoir pourquoi on avait fait publiquement résonner tambours et trompettes et apprit que le calife souhaitait récompenser l'émir bédouin Rajab¹¹. Dans ces deux cas, la source du renseignement n'est pas explicitement précisée, mais il s'agit visiblement de ce que l'on pourrait appeler l'opinion publique ; le « Journal » se fait alors l'écho de petits événements de la vie bagdadienne, connus de la population de la ville par [138] le bouche à oreille et gratifiés d'une publicité volontaire : tambours et trompettes étaient utilisés dans ce but, afin que le peuple bagdadien apprenne que des réjouissances ou des célébrations politiques (investiture, récompense, réception honorifique, festivités suivant la naissance d'un prince héritier...) avaient lieu au Dār al-Khilāfa¹².

Dans le cas où l'information désirée concerne, non pas la vie de la cité, mais le seul groupe hanbalite, Ibn al-Bannā' recherche alors parmi ses compagnons de *madhhab* (*aṣḥāb*) quelque informateur mieux renseigné que lui. Le même jour que dans l'anecdote précédente, ayant appris (on ne sait par quel truchement) qu'un de ses condisciples hanbalite avait subi

⁷ « Journal », § 17 et 83.

⁸ Ibn 'Aqīl (m. 513/1119), lettré et polygraphe hanbalite, s'attira l'opprobre de ses compagnons de *madhhab* en raison de son intérêt pour les théories mu'tazilites, combattues par le groupe hanbalite. À l'époque de rédaction du « Journal », Ibn 'Aqīl avait été mis au ban du groupe hanbalite et subissait la condamnation violente de ses anciens compagnons, Ibn al-Bannā' compris. Par la suite, une rétractation publique lui permit de réintégrer les rangs du groupe. L'« affaire Ibn 'Aqīl » est évoquée à plusieurs reprises par le « Journal » (§ 16, 44, 76, 79, 80, 82, 89). Sur l'itinéraire d'Ibn 'Aqīl et ses démêlés avec les hanbalites bagdadiens, voir G. MAKDISI, *Ibn 'Aqīl et la résurgence de l'islam traditionaliste au XI^e siècle (Ve siècle de l'Hégire)*, Damas, 1963.

⁹ Voir par exemple § 83, son témoignage sur la seconde *fitna* ; § 116, où il consigne avoir assisté à l'arrivée à Bagdad d'une caravane de voyageurs ; etc.

¹⁰ § 23 ; le verbe utilisé par Ibn al-Bannā' est *ista'lamtu*, de *ista'lama* : « s'informer, chercher à savoir, se renseigner ».

¹¹ § 93 ; la formule utilisée est *wa sa'altu 'an dhālika* : « et je m'enquis de cela ».

¹² Ces pratiques étaient en théorie l'apanage du seul calife ; elles lui étaient parfois disputées par d'autres puissants de la scène politique bagdadienne. Le Dār al-Khilāfa était le complexe palatial abbasside, situé sur la rive orientale de la ville.

une agression sur la rive orientale de Bagdad, Ibn al-Bannā' envoya quelqu'un se renseigner à ce propos auprès de l'un de ses compagnons pour en savoir plus¹³.

L'information rapportée : informateurs et cercles sociaux

Les cas où Ibn al-Bannā' est soit acteur, soit témoin direct d'un événement, sont ceux qui soulèvent le moins de problème en matière d'accès à l'information - bien que la question se pose des événements qu'il choisit de rapporter dans son « Journal » et de ceux qu'il passe sous silence. Par contre, dans de nombreux passages, l'auteur rapporte des faits qu'il a appris sans en avoir été lui-même le témoin ; ce sont ces passages qui sont susceptibles de nous éclairer sur la circulation de l'information dans le milieu hanbalite de la Bagdad du milieu du v^e/XI^e siècle.

Dans certains cas, Ibn al-Bannā' obtient ses renseignements d'un personnage qu'il connaît personnellement et qu'il nomme ; ses informateurs sont majoritairement des voyageurs, marchands et lettrés essentiellement¹⁴. Le « Journal » livre les noms de 18 informateurs [139] différents, dont 7 seulement sont connus des sources biographiques et historiographiques de l'époque. On peut discerner parmi eux 14 personnages appartenant au groupe hanbalite, parmi lesquels des lettrés, des juristes, des transmetteurs de *ḥadīth* et 2 commerçants. Ces personnages livrent, toujours oralement, à Ibn al-Bannā' des informations concernant la vie sociale du groupe hanbalite¹⁵, l'actualité des querelles se déroulant en son sein et impliquant dans certains cas l'intervention des milieux califaux¹⁶, et certains donnent des détails sur la situation financière des grands commerçants-mécènes du groupe¹⁷ ; on peut qualifier ces informations de « communautaires », dans le sens où elles proviennent de membres du groupe hanbalite et se rapportent toutes à la vie interne de ce groupe.

Les nouvelles politiques et militaires, quant à elles, sont recueillies auprès de deux personnages que les autres sources d'époque ne mentionnent pas, mais que leur titre de *ḥājib*

¹³ § 94 ; le texte dit : *anfadhū fī ḥādhi 'l-yawm li ṣāḥib lī ata'arraḥu khabar...* : « ce même jour, j'envoyai [quelqu'un] auprès de l'un de mes compagnons afin de me renseigner sur... ».

¹⁴ § 2 : un dénommé Ibn Mukhāṭara, fraîchement rentré à Bagdad, informe Ibn al-Bannā' de l'arrivée en bonne santé à Hamadhān du *muḥaddith* Abū Muslim al-Bukhārī (il faut rectifier la leçon de la version éditée du texte, qui donne comme *kunya* Abū Salam ; sur Abū Muslim al-Bukhārī, décédé en 466 ou 468/1074-76, voir Ibn al-Najjār, *Dhayl ta'rīkh Baghdād*, Beyrouth, 1997 t. 20, 78, notice n° 1217 ; al-Dhahabī, *Tadhkirat al-ḥuffāz*, Hyderabad, 1957, *ṭabaqa* 15/18, t. 4, 1335, notice n° 1050 ; Ibn al-Imād, *Shadharāt al-Dhahab*, Damas, Beyrouth, 1989, t. 5, 298). Le verbe employé par Ibn al-Bannā' est *'arraḥānī* : « il me fit savoir ». § 19 et 20 : il reçoit diverses nouvelles de la bouche d'Abū Ṭāhir, le fils du mécène hanbalite Ibn Jarada ; il utilise le verbe *akhbarānī*, « il m'informa ». Les exemples de ce type peuvent être multipliés à l'envi.

¹⁵ Voir notamment les § 2, 51, 59, 95, 101, 175.

¹⁶ C'est le cas aux § 82, 87, 95, 115, 124 et 162.

¹⁷ § 22 et 65.

permet de situer dans la sphère politico-militaire, au service du calife abbasside ou du sultan seldjoukide¹⁸. Dans un premier cas, il semble qu'Ibn al-Bannā' ait recueilli ses informations directement de la bouche du *ḥājib* ; le second récit est plus évasif, et le « Journal » ne livre pas de détails suffisants pour évaluer quelles étaient, de façon générale, les possibilités d'accès d'Ibn al-Bannā' à de tels dignitaires politiques et militaires.

Information anonyme et rumeur publique

En dehors des cas où il témoigne lui-même d'un événement, bien souvent, Ibn al-Bannā' évoque une information anonymement reçue : [140] il « a appris », « on [lui] a dit », il « a été informé », etc. La formule la plus souvent employée est *balaghanī (bi) anna*, « la nouvelle m'est parvenue que... » ; il emploie aussi des formes passives comme *ukhbirtu anna*, « je fus informé que », *dhukira anna*, « on mentionna que », ou encore *'urriftu anna*, « j'appris que »¹⁹. Ces amorces sont récurrentes et plus nombreuses que les mentions d'informateurs précis et identifiés par leur nom ou leur identité sociale ; enfin, les cas où Ibn al-Bannā' rapporte uniquement un événement sans signaler de quelle façon il a obtenu son information sont rares et concernent généralement la vie de son quartier (décès d'un membre du groupe hanbalite...).

En dehors des rumeurs recueillies de la bouche d'inconnus, on peut supposer qu'Ibn al-Bannā' connaissait nominalement la plus grande partie de ses informateurs. Pourquoi alors choisit-il de consigner leurs noms dans certains cas, pour se réfugier, dans d'autres, derrière l'anonymat d'un simple on-dit ? Sans aucun doute, le statut social et la crédibilité de l'informateur, formant un ensemble que l'on peut désigner sous le terme de *respectabilité*, entrent-ils avant tout en ligne de compte. Le choix de consigner les noms de certaines de ses sources répond pour l'auteur à deux impératifs : celui, pragmatique, de conserver la mémoire de l'origine des renseignements recueillis par oral, pour pouvoir éventuellement les vérifier ou leur offrir la caution de la *respectabilité* de l'informateur ; celui de se situer au sein d'une société elle-même honorable, au contact de personnages en vue, consensuels et non suspects de déviance sociale ou intellectuelle - en témoigne l'aversion marquée d'Ibn al-Bannā' pour Ibn 'Aqīl et ceux qui le soutenaient, fussent-ils eux aussi membres du groupe hanbalite. Dans cette optique, livrer le nom de l'informateur qui, en *rabī'* 2 461/février 1069, révéla à Ibn al-

¹⁸ Ces personnages sont le *ḥājib* Nāṣir, informant Ibn al-Bannā' de la prise d'une citadelle en Irak (§ 21), et le *ḥājib* al-Sulaymī, prévenant par lettres de l'arrivée prochaine à Bagdad du sultan seldjoukide Alp Arslān (§ 41).

¹⁹ Par exemple § 55 : il a écho des manifestations de joie des Bagdadiens devant le retour en fonction de l'ancien vizir Ibn Jahīr : *'alā mā qīla lī* (« d'après ce qu'on m'a dit... ») ; même formule § 64 ; etc.

Bannā' l'opinion du calife sur une affaire impliquant certains notables hanbalites²⁰ revenait à exposer explicitement les relations que le *faqīh* hanbalite entretenait avec l'entourage califal, inaccessible au commun de ses contemporains bagdadiens.

Dans certains cas cependant, le « Journal » d'Ibn al-Bannā' se fait l'écho de la rumeur publique bagdadienne, des bruits anonymes courant au sujet des intrigues de l'administration califale ou des menaces [141] militaires sur la ville²¹. Si l'on en juge par les événements mentionnés par ce truchement, la rumeur publique véhiculait une actualité à la fois locale et politique, cruciale en l'absence de contact direct de la majeure partie de la population avec les milieux du pouvoir ; le bouche à oreille était ainsi le principal vecteur d'information pour les Bagdadiens, et par conséquent pour les historiens de la capitale abbasside.

D'un autre côté, cette information était potentiellement suspecte et devait être soumise à la vérification, tâche qu'Ibn al-Bannā' lui-même entreprend fréquemment, mettant en doute une information qui lui paraît peu plausible, s'étonnant d'une nouvelle inattendue ou rectifiant un renseignement erroné recueilli par oral²². Dans d'autres cas, il précise que son informateur, dont il ne cite pas le nom, est « digne de confiance » ou « bien informé »²³.

Les vecteurs écrits : les lettres de commerçants, source primordiale d'information extérieure

Le « Journal » d'Ibn al-Bannā' permet de constater l'importance, pour la circulation de l'information, de l'arrivée de lettres portées à Bagdad par le truchement des caravanes de marchands. L'auteur tire à plusieurs reprises ses renseignements de telles missives ayant abouti chez l'un des grands commerçants hanbalites (*tājir*, pl. *tujjār*) qui jouaient le rôle de mécènes auprès de leurs compagnons de *madhhab* moins fortunés. Deux d'entre eux sont abondamment évoqués par le « Journal » : Abū 'Abdallāh ibn Jarada (m. 476/1084)²⁴ et

²⁰ § 87 ; l'informateur en question était le *shaykh* Abū 'l-Qāsim b. al-Ghūrī, maître hanbalite d'Ibn al-Bannā'.

²¹ § 18 : Ibn al-Bannā' rapporte des rumeurs concernant le vizir démis Ibn Jahīr (*qīla inna* : « on dit que ») ; § 48 : la rumeur publique bagdadienne pressent un retour en fonction de ce même vizir (*ashā'a al-nās anna... wa kathura fī dhālika al-qīl wa 'l-qāl* : « le bruit courut parmi la population que... et les on-dit se multiplièrent à ce propos ») ; § 52 : la rumeur se répand de la mort du commerçant Ibn Ṣafīyya (*arjafa al-nās bi...* : « les gens firent courir le bruit que... »), etc.

²² Voir l'épisode dans lequel une erreur de nom attribue à tort une forte peine de justice à un commis d'Ibn Jarada ; Ibn al-Bannā', qui tenait l'homme pour une personne honorable, est par la suite soulagé d'apprendre qu'il s'agissait uniquement d'un homonyme (§ 104).

²³ § 68 : *wa qāla lī man athiqu bihi annahu...* ; § 88 : *wa qāla lī man ya'rifu...*

²⁴ Sur ce personnage, voir Ibn al-Jawzī, *al-Muntaẓam fī ta'rīkh al-umam wa l-mulūk*, Beyrouth, 1992, t. 16, 232, notice n° 3531 ; Ibn al-Dubaythī, *Dhayl ta'rīkh madīnat al-salām Baghdād*, Bagdad, 1974, t. 1, 80, notice n° 2 ; Ibn Kathīr, *al-Bidāya wa l-nihāya*, Le Caire, 1994, t. 12, 135.

[142] Abū 'l-Qāsim ibn Riḍwān (m. 474/1082)²⁵, tous deux fort riches et très présents au sein de la communauté hanbalite de Bāb al-marātib. Les occasions de sociabilité étaient fréquentes au domicile de ces deux personnages, et le « Journal » d'Ibn al-Bannā' montre qu'en raison de leur double fonction de commerçants et de mécènes, ils jouaient un rôle crucial dans la circulation de l'information au sein du groupe hanbalite, en redistribuant les renseignements reçus par lettres. Or ces missives recelaient des informations variées, de nature économique bien sûr, mais également à portée politique ou générale.

Le « Journal » fait à plusieurs reprises allusion à l'arrivée de telles lettres de commerçants. Les premières mentionnées étaient porteuses d'informations générales : la nouvelle d'un tremblement de terre ayant eu lieu quelques mois plus tôt en Syrie-Palestine²⁶. Le contenu des lettres reçues par Ibn Jarada en *dhū 'l-qa'da* 460/septembre 1068, transmis oralement par son fils Abū Ṭāhir à Ibn al-Bannā', était plus directement politique, puisqu'elles annonçaient l'arrivée à Bagdad du sultan seldjoukide Alp Arslān, précédé de son vizir Nizām al-Mulk, et signalaient des victoires byzantines contre les musulmans²⁷. Il est à noter qu'Ibn al-Bannā' ne semble jamais prendre connaissance du contenu des lettres en lisant directement ces documents ; leur contenu lui est toujours transmis oralement par ses informateurs.

Grâce à ces lettres, les membres du groupe hanbalite de Bāb al-marātib se trouvaient informés d'événements dépassant le simple cadre local ; ces écrits permettaient à l'information extérieure de circuler plus amplement que par le seul témoignage visuel des voyageurs, la même information pouvant être envoyée dans différents centres urbains du *dār al-islām* par l'intermédiaire des nombreux voyageurs, commerçants et pèlerins qui en sillonnaient les routes. C'est ce qui explique l'importance des arrivées de caravanes, signalées à trois reprises dans le « Journal »²⁸ et accompagnées de la réception de nouvelles parvenant parfois de régions éloignées. Caravanes de voyageurs et de commerçants, émissaires politiques et diplomatiques et correspondances privées étaient ainsi les principaux [143] vecteurs susceptibles d'élargir l'horizon géographique des nouvelles parvenant aux Bagdadiens.

²⁵ Voir Ibn al-Jawzī, *al-Muntaẓam fī ta'rīkh al-umam wa l-mulūk*, *op. cit.*, t. 16, 220, notice n° 3521 ; Ibn al-Athīr, *al-Kāmil fī l-ta'rīkh*, Beyrouth, 1998, t. 8, 426 ; Ibn Kathīr, *al-Bidāya wa 'l-nihāya*, *op. cit.*, t. 12, 132.

²⁶ § 3 ; ces lettres sont arrivées au domicile d'Ibn Jarada.

²⁷ § 19 et 20. Le texte précise : *akhbaranī... anna al-kutub waradat ilayhi bi anna...* : « il m'informa... qu'il avait reçu des lettres [l'informant] que... » (§ 19).

²⁸ Voir les § 28, 116 et 138.

L'horizon géographique d'un hanbalite bagdadien du V^e/XI^e siècle

Les informations contenues dans le « Journal » sont avant tout de nature locale, et sont, dans leur immense majorité, centrées sur le quartier même d'Ibn al-Bannā'. Au-delà de Bāb al-marātīb, des centaines de lieux bagdadiens sont mentionnés par le texte : quartiers, mosquées, rues, souks, demeures privées et cimetières, sans omettre le Tigre, sont le décor de la plupart des événements relatés par le « Journal ». En regard de cette topographie bagdadienne détaillée, une trentaine de localités extérieures seulement sont évoquées par Ibn al-Bannā'. Elles sont dans l'ensemble situées en Irak ou dans les régions proches : Syrie, Jazīra et Palestine, auxquelles il faut ajouter les villes saintes de l'Arabie. Cinq villes du domaine iranien sont mentionnées ; la région la plus lointaine citée par le « Journal » est le Khurāsān, à l'occasion du départ d'une caravane de voyageurs en *jumādā* 2 461/avril 1069²⁹.

C'est donc une portion relativement réduite du *dār al-islām* qui constitue l'horizon d'Ibn al-Bannā' et de son « Journal ». L'Égypte fatimide, le Maghreb et al-Andalus sont totalement exclus de l'intérêt de l'auteur ou de ses sources d'information. Quant aux domaines non-musulmans, ils ne sont représentés que par une unique mention des victoires byzantines en Arménie³⁰. Faut-il lire, dans cet horizon limité, l'intérêt purement local d'un notable hanbalite avant tout préoccupé par la vie de son quartier et n'ayant jamais quitté Bagdad ? Ou plutôt une circulation réduite de l'information, en raison des fractionnements politiques du *dār al-islām* en cette seconde moitié du V^e/XI^e siècle ? Les deux facteurs se conjuguent certainement, mais quel que soit leur poids respectif, le contenu du « Journal » d'Ibn al-Bannā' reflète bien la place assignée à cette époque à la capitale abbasside, entre un Orient iranien aux mains des Seldjoukides et un Occident syro-palestinien en proie aux luttes d'influences entre Fatimides, tribus bédouines et pouvoirs locaux, avec lequel les négociants bagdadiens continuaient d'entretenir des relations commerciales.

[144] Le type de nouvelles provenant des régions et villes étrangères mentionnées par Ibn al-Bannā' reflète également les intérêts de l'auteur : en dehors de faits divers de l'ordre de la catastrophe naturelle (le tremblement de terre survenu en Palestine) et de quelques nouvelles diplomatiques ou militaires (prise de citadelles³¹, mouvements des troupes, arrivée prochaine du sultan seldjoukide à Bagdad³²...), intéressant directement les Bagdadiens en raison des

²⁹ § 138.

³⁰ § 20.

³¹ § 21.

³² § 6, 19 et 41.

déprédations accompagnant l'arrivée de soldats dans la capitale, les mentions de villes extérieures à Bagdad se rapportent toutes à des lettrés ou notables connus d'Ibn al-Bannā' ou membres du groupe hanbalite et qui y résidaient³³. Dans la plupart des cas, l'information est transmise oralement à Ibn al-Bannā', par des voyageurs qui lui rendent visite à son domicile et semblent tous appartenir au groupe hanbalite³⁴.

L'horizon d'Ibn al-Bannā' dépassait ainsi les limites de Bagdad, s'étendant du littoral palestinien à l'ouest au Khurāsān à l'est, mais ses limites étaient profondément déterminées par les appartenances sociales et intellectuelles de l'auteur : son affiliation au *madhhab* hanbalite semble polariser ses centres d'intérêt, isolant dans le *dār al-islām* une série de micro-communautés elles aussi hanbalites au sein desquelles le *faqīh* bagdadien avait des connaissances. Le rôle déterminant des riches négociants-mécènes hanbalites qu'étaient Ibn Riḍwān et Ibn Jarada, mettant un lettré comme Ibn al-Bannā' en contact avec le monde du grand commerce et ses réseaux d'information, apparaît comme particulièrement crucial ; sans eux, l'information du lettré hanbalite aurait été bien plus restreinte. Une fois de plus, les réseaux de sociabilité de l'auteur sont au cœur de la possibilité de recevoir des informations dépassant le simple cadre de son quartier : c'est grâce à ses relations parmi les lettrés et commerçants hanbalites qu'Ibn al-Bannā' apprend les nouvelles non bagdadiennes qu'il note dans son « Journal » ; d'autre part, c'est grâce à certains informateurs qu'il était renseigné [145] sur les événements se déroulant au sein du palais califal, plus proche physiquement mais à bien des égards impénétrable.

Les délais de la circulation de l'information

Bien logiquement, plus les faits ont eu lieu dans des régions lointaines, et plus ils mettent de temps à parvenir aux oreilles d'Ibn al-Bannā'. Un événement nous permet de saisir plus en détail quels étaient les délais de la transmission de l'information jusqu'à Bagdad en cette seconde moitié du v^e/xi^e siècle : il s'agit du tremblement de terre ayant eu lieu en Palestine le 24 *rajab* 460/29 mai 1068, évoqué à trois reprises par le « Journal »³⁵. La première mention est datée du début du mois de *shawwāl* de la même année (7 ou 14 août 1068), lorsque la nouvelle du tremblement de terre et des dégâts provoqués est

³³ § 2 : arrivée en bonne santé d'une relation d'Ibn al-Bannā' à Hamadhān ; § 51 : mort du gendre d'Ibn Riḍwān à Nishapur ; § 59 : un voyageur renseigne Ibn al-Bannā' sur certaines de ses connaissances à Bandanījīn ; § 104 : équivoque à propos du commis d'Ibn Jarada à Baṣra ; etc.

³⁴ Bien que les dictionnaires biographiques n'aient pas gardé la trace de la plupart d'entre eux, ce qui signifie probablement qu'ils n'officiaient pas dans le domaine de la transmission du savoir traditionnel.

³⁵ § 3, 11 et 28.

transmise à Ibn al-Bannā' par le truchement de lettres de commerçants arrivées chez Ibn Jarada (§ 3). L'information, dont les conséquences potentielles sont importantes pour un grand commerçant comme Ibn Jarada, a mis, dans ce cas, plus de deux mois à parvenir à Bagdad (de *rajab* à *shawwāl*/mai à août).

Peu de temps après, au cours de la troisième semaine du mois d'août, Ibn al-Bannā' mentionne à nouveau ce tremblement de terre, précédé, précise-t-il, d'une secousse semblable ayant eu lieu à Médine. Il date alors l'événement du 11 *jumādā I*/18 mars de la même année (§ 11) ; ce sont pourtant bien les mêmes détails qui sont donnés sur les dommages subis par les habitants de Ramla. Cette fois-ci, la source d'information n'est pas mentionnée, Ibn al-Bannā' se contentant de dire : « la nouvelle parvint [à Bagdad] que... » (*warada al-khabar bi anna...*). Si l'on considère que la première date mentionnée (*rajab* 460/mai 1068) est erronée³⁶, les délais de l'arrivée de l'information jusqu'à Bagdad sont alors de cinq mois (de *jumādā I* à *shawwāl*/de mars à août).

La troisième mention du tremblement de terre se trouve à la fin du mois de *dhū 'l-qa'da* 460/septembre 1068 : les voyageurs d'une caravane arrivée à Bagdad affirment avoir été eux-mêmes les témoins visuels de l'événement ou de ses conséquences³⁷. L'auteur ne précise [146] pas s'il s'agit là du tremblement de terre ayant eu lieu à Médine ou de celui de Ramla ; quoi qu'il en soit, il considère comme digne d'être notée la confirmation orale de la nouvelle reçue par lettre un mois plus tôt. Dans ce cas, les témoins-informateurs de l'événement avaient mis six mois à parvenir jusqu'à la capitale abbasside.

Certaines nouvelles pouvaient parvenir plus rapidement à Bagdad, par le biais des services de renseignements du calife abbasside ou du sultan seldjoukide ; mais cela ne concernait que certains types d'informations, de nature diplomatique, politique ou militaire, à diffusion restreinte. Pour le commun de la population bagdadienne, le rythme d'arrivée de l'information pouvait au contraire se révéler encore plus lent : en *ṣafar* 461/décembre 1069, Ibn al-Bannā' apprit par exemple de la bouche d'un voyageur le décès, survenu « quelques années plus tôt », du *ra'īs* de Bandanījīn, localité située à une centaine de kilomètres au nord-est de Bagdad³⁸. En effet, les nouvelles parvenaient plus rapidement d'une région éloignée,

³⁶George Makdisi cite une liste d'une douzaine d'autres sources mentionnant le même tremblement de terre et le datant effectivement du mois de *jumādā I* (§ 11, note 5).

³⁷*Wa akhbara ahl al-qāfila anna al-khabar al-ladhī warada fī ma'nā al-zalzala kāna ṣaḥīḥan 'alā mā dhukira, kamā shāhadūhu wa ra'aūhu* (« les gens de la caravane [nous] informèrent que l'information concernant le tremblement de terre était exacte, telle qu'elle avait été transmise, d'après ce dont ils avaient été eux-mêmes les témoins visuels »), § 28.

³⁸ § 59.

mais régulièrement parcourue par des voyageurs (et notamment des commerçants), que d'une région plus proche mais moins régulièrement fréquentée.

Les délais de diffusion de l'information étaient donc relativement longs et dépendaient de facteurs multiples : en premier lieu, de la pertinence et de l'importance du contenu de cette information au sein des réseaux susceptibles de la transmettre (la nouvelle du tremblement de terre est transmise avant tout en raison de ses conséquences potentielles sur le commerce dans la région) ; en second lieu, de l'arrivée des caravanes de voyageurs à Bagdad, or leur circulation était fréquemment freinée ou même interrompue par les exactions des tribus bédouines des environs. L'interruption ou la réduction du flux de voyageurs signifiait donc également le tarissement d'une des sources majeures d'information des Bagdadiens sur les événements extérieurs à leur ville, par le témoignage direct des voyageurs ou par la transmission des missives dont ils étaient chargés.

[147] **De la collecte de l'information à l'écriture de l'histoire**

L'information potentiellement collectée par Ibn al-Bannā' était ainsi limitée par un grand nombre de facteurs : en nature du fait des intérêts de l'auteur, en distance géographique étant donné ses possibilités restreintes d'accès à l'information extérieure à la ville, en distance temporelle à cause des délais de circulation des nouvelles. Dans l'ensemble, l'accès à l'information d'Ibn al-Bannā' dépendait avant tout du cercle de ses relations sociales, la nature de ses fréquentations influant sur le type et l'abondance des renseignements qu'il pouvait recueillir auprès d'elles.

La collecte et la vérification de ces renseignements constituaient par ailleurs un travail minutieux, de longue haleine, dont le « Journal » laisse percevoir l'ampleur ; besogne bien différente du travail de compilation historique auquel se livraient les historiographes de l'époque, en grande partie à partir de sources déjà écrites, mais susceptible par là même de livrer des informations différentes de celles contenues dans les chroniques.

Il est difficile d'imaginer ce que serait devenu ce matériau après traitement par Ibn al-Bannā' si celui-ci avait décidé d'élaborer, à partir de ses notes, une chronique ou un ouvrage biographique. Tout au plus peut-on comparer le « Journal » à certains passages de la célèbre chronique du hanbalite Ibn al-Jawzī (m. 597/1201), lui aussi bagdadien mais écrivant un siècle après Ibn al-Bannā'. Le *Kitāb al-Muntazam*, histoire universelle compilée à partir de sources écrites antérieures, fait en effet une place, lorsque l'on aborde la période contemporaine de la vie de l'auteur, à un matériau autobiographique de plus en plus abondant,

qui n'est pas sans rappeler le « Journal » qui a retenu notre intérêt jusqu'ici. Les années 566-573/1170-1177 diffèrent du reste de l'ouvrage, dans lequel Ibn al-Jawzī se montre très largement tributaire de ses sources écrites (qu'il ne cite pas explicitement pour autant). Dans ces dernières années de sa chronique, l'auteur s'exprime volontiers à la première personne, retraçant, non sans orgueil, les principales étapes de sa carrière de lettré et *wā'iz* hanbalite en vue dans les milieux du pouvoir. Les éléments autobiographiques, assortis de très nombreuses anecdotes sur la vie quotidienne à Bagdad (variations du climat, incendies, hausse des prix, faits divers...), envahissent littéralement les dernières années [148] du *Kitāb al-Muntaẓām* au point de représenter jusqu'aux deux tiers du texte. On observe en même temps un repli du contenu de l'ouvrage sur la ville de Bagdad : pour les sept dernières années, une trentaine de villes extérieures seulement sont mentionnées, pour la plupart des villes irakiennes, non éloignées de Bagdad.

La différence majeure entre le *Kitāb al-Muntaẓām* et les notes prises par Ibn al-Bannā' réside dans le fait que, contrairement à son prédécesseur, Ibn al-Jawzī a banni de sa chronique presque tout souvenir de l'information orale qu'il a lui-même reçue. Seuls quelques indices laissent deviner le recours à des sources d'information comparables à celles d'Ibn al-Bannā'³⁹, mais dont le travail de construction historiographique a effacé les traces les plus manifestes.

Un travail d'enquête semblable pourrait être mené sur bien des textes historiographiques, à condition de replacer chacun dans le contexte précis de sa production. Dans le cas de Bagdad aux ^v^e-^{vi}^e/^xⁱ^e-^{xii}^e siècles, il est évident que la perte du statut de « centre » d'un empire désormais divisé s'est accompagnée, pour la capitale abbasside, d'un ralentissement de l'arrivée d'informations extérieures. Les deux facteurs conjugués expliquent en partie le caractère local des histoires produites au cours de cette période ; au localisme du « Journal » d'Ibn al-Bannā', dû essentiellement à la nature même du texte, répond celui, plus inattendu, du *Kitāb al-Muntaẓām*, histoire universelle mêlée, par volonté de son auteur, à l'histoire d'un homme et de son parcours dans le siècle. Au-delà de leurs différences de nature et d'objectifs, les deux ouvrages témoignent de l'importance des réseaux sociaux dans l'accès à l'information, et donc dans l'écriture de l'histoire, dans le *dār al-islām* des ^v^e-^{vi}^e/^xⁱ^e-^{xii}^e siècles.

Vanessa Van Renterghem
(Inalco, Paris)

³⁹ Voir par exemple les années 570/1174 : « la nouvelle parvint [à Bagdad] de la mort de l'émir Qaymāz » (*jā'a al-khabar... bi anna...*) et 572/1176 : « la nouvelle parvint [à Bagdad] d'un tremblement de terre... » (*waṣāla al-khabar...*) (Ibn al-Jawzī, *al-Muntaẓām*, t. 18, 215 et 231 respectivement).

[149] Références bibliographiques des sources arabes mentionnées en notes :

- Al-Dhahabī (m. 748/1347), *Tadhkirat al-ḥuffāz*, Hyderabad, Dairatu l-ma‘arifi l-osmania, 1376/1957, 4 vol.
- Ibn al-Athīr (m. 630/1233), *al-Kāmil fī l-ta’rīkh*, éd. Muḥammad Yūsuf al-Daqqāq, Beyrouth, Dār al-kutub al-‘ilmiyya, 1418/1998, vol. 8 à 10.
- Ibn al-Dubaythī (m. 637/1239), *Dhayl ta’rīkh madīnat al-salām Baghdād*, éd. Bashshār ‘Awwād Ma‘rūf, Bagdad, Maṭba‘at Dār al-salām, 1974, 2 vol.
- Ibn al-Jawzī (m. 597/1200), *al-Muntaẓam fī ta’rīkh al-umam wa l-mulūk*, éd. Muḥammad ‘Abd al-Qādir ‘Aṭā et Muṣṭafā ‘Abd al-Qādir ‘Aṭā, Beyrouth, Dār al-kutub al-‘ilmiyya, 1412/1992, vol. 15 à 18.
- Ibn al-‘Imād (m. 1089/1678), *Shadharāt al-dhahab*, éd. ‘Abd al-Qādir al-Arnā’ūt et Maḥmūd al-Arnā’ūt, Damas-Beyrouth, Dār Ibn Kathīr, 1410/1989, 10 vol.
- Ibn Kathīr (m. 774/1372), *al-Bidāya wa l-nihāya*, éd. Aḥmad ‘Abd al-Wahhāb Fatīḥ, Le Caire, Dār al-ḥadīth, 1414/1994, vol. 12.
- Ibn al-Najjār (m. 643/1245), *Dhayl ta’rīkh Baghdād*, éd. Muṣṭafā ‘Abd al-Qādir ‘Aṭā, Beyrouth, Dār al-kutub al-‘ilmiyya, 1997, 5 vol. (*Dhuyūl ta’rīkh Baghdād*, vol. 16-20).